



*Grand Oral de*

# Heinz WISMANN

Philosophe et philologue, directeur d'études à l'École  
des Hautes Études en Sciences Sociales

en partenariat et dans le cadre du

25<sup>IÈME</sup> **FESTIVAL INTERNATIONAL  
DU FILM D'HISTOIRE**

de Pessac consacré à « l'Allemagne »

« Jury » présidé par

**Christophe LUCET**, Journaliste au journal Sud Ouest

**Judi 20 novembre 2014**

17h00 – 19h00 • Cinéma Jean Eustache • Salle Fellini

30

30 ANS

1984 - 2014



# INTRODUCTION

Le festival du film d'Histoire de Pessac consacre son édition 2014 à « L'Allemagne » et c'est dans ce cadre que nous avons voulu inviter le philosophe et philologue Heinz Wismann. Entre deux cultures, entre deux langues, allemande et française son parcours et ses ouvrages offrent une passionnante illustration de la relation intellectuelle entre nos deux pays. Directeur de recherche émérite à l'EHESS, spécialiste de grec ancien, il a consacré ses recherches à l'herméneutique et à l'histoire de la pensée allemande. C'est ce passeur exigeant de la pensée grecque comme de celle de Walter Benjamin qu'il a contribué à faire connaître en France, que les étudiants de Sciences Po Bordeaux vont avoir la chance de questionner. Le champ d'investigation se présente pour eux vaste et foisonnant. Le vécu d'abord de ce Berlinoise qui enfant a fui l'arrivée des troupes soviétiques, les difficultés dans l'Allemagne détruite, les études auprès du philologue Jean Bollack à Lille, l'enseignant qui incarne le retour de la philosophie allemande à la Sorbonne en 1961, le compagnonnage de plusieurs générations de philosophes, l'Européen enfin qui a obtenu en 2012 le prix européen de l'essai (prix Charles Veillon). Dans la conjoncture d'euroscpticisme actuelle il est bien sûr tentant de lui demander son avis sur l'avenir de l'Europe et sur le couple franco-allemand. Et puisque le Grand Oral consiste, autant que possible, à faire connaître toutes les facettes d'une personnalité, nous aurons l'opportunité avec Heinz Wismann de faire parler un philosophe sur le théâtre et même sur le sport, deux carrières qu'il aurait voulu embrasser et qui lui ont donné matière à réflexion.

Anna Arutunian (5<sup>ème</sup> année), Chris De Rauville (4<sup>ème</sup> année), Sarah Hermann (1<sup>ère</sup> année), Lara Kollikowski (1<sup>ère</sup> année), Lucille Labayle (1<sup>ère</sup> année), Ambroise Lescop (1<sup>ère</sup> année), Pauline Levy (1<sup>ère</sup> année), Nga Nguyen (1<sup>ère</sup> année), Cathy Ralay (1<sup>ère</sup> année), Théo Tournemille (1<sup>ère</sup> année), Leyla Wander (1<sup>ère</sup> année) et Nathan Weis (4<sup>ème</sup> année) ont préparé ce Grand Oral, aidés par Tristan Coignard, Maître de conférences en études germaniques à l'Université Bordeaux Montaigne et Christophe Lucet, journaliste à Sud Ouest. À toute cette équipe et à celle du festival du film d'Histoire de Pessac qui nous accueille mes sincères remerciements.

**Françoise Taliano-des Garets**  
Professeure d'Histoire contemporaine  
Coordnatrice des Rencontres Sciences Po / Sud Ouest



# ***Biographie***



## **Heinz Wismann**

Heinz Wismann est né à Berlin en 1935. Orphelin à onze ans d'un père mort sur le front russe, il entame une longue errance avec sa mère, pianiste, après l'entrée des Russes à Berlin. Jeune homme, il part étudier en France, où il vit depuis le début des années 1960. Il n'aura ainsi cessé de jouer un rôle de passeur entre l'Allemagne et la France, tant au travers des enseignements qu'il va délivrer et des recherches qu'il va effectuer que par son activité d'éditeur.

Il contribue notamment à faire connaître Walter Benjamin en France en éditant ses œuvres en langue française et en organisant un colloque en 1983 intitulé "Walter Benjamin et Paris". De même, il fait découvrir au public français tout un pan de la tradition philosophique allemande, avec une prédilection pour l'herméneutique et la postérité du criticisme kantien. Philosophe, philologue et helléniste éminent, il s'est également consacré à l'étude de la pensée antique et on lui doit d'importants travaux sur Héraclite, Démocrite et Épicure.

De 1986 à 2007 il dirige la collection "Passages" aux Éditions du Cerf et publie des auteurs tels que Walter Benjamin, Wilhelm Dilthey ou encore Jürgen Habermas. Enseignant à la Sorbonne, Heinz Wismann fut également directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).

Nourri de sa connaissance de trois langues (l'allemand, le français et le grec), sa réflexion porte principalement sur la circulation et les rapports entre les langues et les cultures. Son dernier ouvrage, *Penser entre les langues*, revient également sur son parcours et son histoire personnels.

### **Quelques publications**

*Héraclite ou la séparation* (Éditions de Minuit ; avec J. Bollack, 1972)

*Révision de l'Histoire – Totalitarismes, crimes et génocides nazis* (Éditions du Cerf ; avec Y. Thanassekos, 1990)

*Le désir d'authenticité : Walter Benjamin et l'héritage de la Bildung allemande* (Bayard Jeunesse ; avec M. Pulliero, 2005)

*Les avatars du vide : Démocrite et les fondements de l'atomisme* (Éditions Hermann, 2010)

*Penser entre les langues* (Flammarion, 2012)

### **Décorations et distinctions**

Prix européen de l'essai Charles Veillon (2012)





*Partie 1*

***Penser entre les langues***



# HEINZ WISMANN, PENSEUR EN LANGUES

**Né à Berlin, Heinz Wismann a travaillé en France. Nourri de philosophie antique, l'intellectuel est passionné par le rapport entre les langues, lieu privilégié de la création selon lui.**

Peu connu du grand public, Heinz Wismann occupe une place singulière dans l'histoire intellectuelle française de ces trente dernières années. Allemand, né à Berlin en 1935, orphelin à onze ans d'un père mort sur le front russe, il vit depuis le début des années 1960 en France où il a joué un rôle de passeur entre l'Allemagne et la France, tant à travers son enseignement et sa recherche que par son activité d'éditeur. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il a créé et dirigé pendant vingt ans, aux éditions du Cerf, la collection Passages qui a accueilli des penseurs tels que, entre autres, Schleiermacher, Humboldt, Dilthey, Cassirer, Benjamin, Blumenberg, Habermas et Jonas. Il a fait ainsi découvrir au public français tout un pan de la tradition philosophique allemande, avec une prédilection pour l'herméneutique et la postérité du criticisme kantien. Philosophe et philologue, il s'est également consacré à l'étude de la pensée antique et on lui doit des travaux importants sur Héraclite, Démocrite et Epicure, dont il a renouvelé la lecture et la compréhension, en collaboration avec l'helléniste Jean Bollack.

Nourrie de sa propre expérience au cœur du «triangle allemand-français-grec», la réflexion de Heinz Wismann porte principalement sur la circulation et les rapports entre les langues et les cultures. Penser entre les langues - selon le titre de l'autobiographie intellectuelle dans laquelle il revient aujourd'hui sur son parcours et s'efforce d'en ressaisir le sens et la cohérence - signifie, chez lui, refuser de s'enraciner dans une culture ou dans une grammaire, et s'installer dans l'entre-deux, comme lui-même a été «conduit à penser entre l'allemand et le français», de telle sorte que la pensée se déploie «dans les champs de force que les langues créent entre elles». Heinz Wismann juge, en effet, que ce qu'il appelle la «posture non identitaire, c'est-à-dire le fait de se situer entre deux grammaires exclusives l'une de l'autre, permet de mobiliser chacune de ces grammaires dans une relation critique à l'égard de l'autre» et de porter un autre regard sur ce qui au départ semblait aller de soi. Aussi la vraie acuité intellectuelle s'accompagne-t-elle

toujours, selon lui, d'une forme d'exil, dont Heinrich Heine, le plus français des poètes allemands, - juif et exilé, et à ce titre doublement exilé - est, à ses yeux, la figure exemplaire. Et il retrouve cette capacité à faire de l'espace entre les langues le lieu privilégié de la réflexion et de la création chez des penseurs ou des écrivains aussi différents que Nietzsche, Walter Benjamin, Celan ou encore Georges Bataille, dont l'écriture lui paraît recréer en français la prose nietzschéenne.

Séjourner ou penser «entre les langues» ne signifie certes pas, pour Wismann, n'en habiter aucune, mais bien plutôt confronter sa langue maternelle à quelque chose qui la déstabilise, l'écarte d'elle-même au point de produire des effets inédits, comme ceux que le grec ancien produit sur l'allemand de Hölderlin et qui lui font pour ainsi dire inventer une langue dans sa propre langue. Convaincu qu'il est impossible de traduire le contenu, ou le signifié, d'une langue dans une autre sous peine d'en réduire la spécificité à quelque chose d'universel et d'abstrait, Heinz Wismann ne redoute au fond rien tant que l'avènement d'une langue universelle qui annulerait ce qu'il y a, à ses yeux, de plus productif dans l'histoire humaine. Loin de rêver d'une langue unique et d'un retour à un avant-Babel, il appelle au contraire de ses vœux une prolifération des différentes langues, à condition que celle-ci, précise-t-il, «ne nous prive pas de notre relation à l'humanité tout entière, qui suppose que l'on entende ce qui se dit dans ces différentes langues». Et il confesse que son utopie n'est pas celle d'un quelconque espéranto, mais d'une Pentecôte où chacun «parle en langue» et où tout le monde se comprend. Mais l'idée selon laquelle il n'y a de pensée authentique que dans le mouvement et la confrontation entre les traditions et les cultures va bien au-delà de la seule question de la diversité des langues. Que l'on en juge à la lecture du chapitre consacré aux tensions qui traversent la pensée grecque - d'Homère à Hésiode et à Pindare, des présocratiques à Platon - à celle des belles pages consacrées à la musique, à la peinture, au théâtre ou encore à l'enseignement, lui-même conçu comme un «théâtre où se joue le drame de la connaissance».

*Jean Blain, l'Express, 18 octobre 2012*

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/penser-entre-les-langues\\_1176381.html#wiVwRxFVLs3ZxZkh.99](http://www.lexpress.fr/culture/livre/penser-entre-les-langues_1176381.html#wiVwRxFVLs3ZxZkh.99)

# LE GUÉ SAVOIR

## CRITIQUE | Le philosophe Heinz Wismann navigue entre pensées et langues

On sait ce qu'en général il advient quand on est assis entre deux chaises : on tombe ou on a mal au dos parce que les muscles s'ankylosent - comme se paralyse l'action quand s'installe l'indécision. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'on se tient entre deux pays, deux identités, deux histoires, deux langues, deux religions, deux cultures ? L'on se retrouve exilé parfois, nulle part chez soi, heimatlos, sans patrie, puisqu'on ne peut être fils de deux pères. Ou alors on devient passeur - on renonce à la « posture identitaire » pour établir entre les traditions d'où on est issu un va-et-vient et un dialogue constant, « producteur de style », de sens nouveaux et de liberté. C'est le rôle qu'a choisi Heinz Wismann, qui n'a cessé de naviguer entre les pensées allemande et française, et dont le dernier livre, « un parcours à la fois biographique, intellectuel et historique », est comme le label de tout son travail : Penser entre les langues.

**Tennis.** Wismann aime le théâtre. Et le chant. « Dès la fin de ma mue, j'étais dans les chœurs de l'opéra de Münster, et, baryton léger, j'ai chanté, avec l'orchestre symphonique, absolument tout le grand répertoire : les messes, les passions, Carmina Burana... » Le sport aussi, athlétisme, handball, football. « Je fus repéré comme élément prometteur d'un club de foot de première division. » Sa préférence va au tennis, pour des raisons tant sportives que philosophiques. « L'essentiel du tennis se passe entre les deux joueurs qui sont à la fois le même et un autre. Le bon joueur est celui qui épouse le schéma corporel de l'autre, sinon il ne peut anticiper. On s'étonne parfois qu'à mon âge je puisse encore jouer au tennis. C'est tout simplement parce que je lis très bien : je suis déjà là quand la balle arrive. [...] Beaucoup de joueurs amateurs sont seulement eux-mêmes, tout entiers tendus dans la volonté d'écraser l'adversaire. Cela ne suffit pas parce qu'il faut avoir suffisamment d'intérêt pour l'autre pour être un peu lui. » Aussi faut-il imaginer que, berlinois (né en 1935) et parisien, philosophe et philologue, spécialiste de grec ancien, Wismann fait « jouer » de la sorte passé et présent, cultures, textes et syntaxes (« le français est une langue de connivence, quand l'allemand, par sa structure syntaxique même, et notamment le rôle éminent du verbe, confisque la possibilité de la conversation »), poésie et théâtre, Homère et Hésiode, Nietzsche et Bataille, Bach et Rameau... Enclin au « vagabondage », il s'arrête,

en herméneute, sur Schleiermacher ou Gadamer, et, évidemment, sur ses auteurs de prédilection, Démocrite, Platon, Kant, Nietzsche, Heidegger, mais, qu'il parle d'histoire de l'art, de linguistique, de rock, de musique atonale ou d'interprétation des œuvres de l'Antiquité, il s'attache toujours à montrer comment les blocs de pensées se déplacent, s'entrechoquent et se mêlent, comment les langues s'emmêlent pour dire ce que, rivée à un seul socle, chacune ne saurait dire, et, ainsi, fait apparaître des horizons de sens insoupçonnés. Homme discret, Heinz Wismann s'est fait violence pour soumettre sa biographie à ce jeu nommé « le même et un autre », décrire l'univers de son enfance, « entièrement façonné par [ses] lectures », la figure de son père, pour qui « la civilisation, c'était la France et l'Allemagne » et qui rejoint « l'association nazie des écrivains, la Reichsschrifttumskammer, rattachée au ministère de la propagande de Goebbels », l'errance de ferme en ferme, avec sa mère pianiste, après l'entrée des Russes à Berlin, les péripéties qui le font être tantôt catholique tantôt protestant, l'arrivée en France, la rencontre avec Jean Bollack (avec qui il écrira Héraclite ou la séparation), les études puis l'enseignement à la Sorbonne, la cooptation à l'EHESS... Il aurait voulu être, dit-il, un Luftmensch, qui en yiddish évoque « un piéton de l'air, un être léger, sans racines », rester dans l'entre-deux, « à une certaine distance », là où l'on n'est guère visible mais d'où l'on peut observer, faire des rapprochements, mettre en rapport... Pari réussi - et rien ne le montre plus que le nom de la collection (où figurent les œuvres de Habermas, Peirce, Cassirer...) qu'il a dirigée pendant plus de vingt ans au Cerf : « Passages ».

**Subvention.** Le titre est un hommage à un autre « passeur », Benjamin, que Heinz Wismann a largement contribué à faire connaître, en organisant en 1983 le colloque « Walter Benjamin à Paris », et en l'éditant. « Quand il s'est agi de publier la traduction de Paris, capitale du XXe siècle - un gros livre illustré, extrêmement cher à fabriquer -, je suis allé voir le maire de Paris, Jacques Chirac. Je le persuadai de subventionner ce livre en achetant quelques centaines d'exemplaires [...]. Passionné par le projet, Chirac m'a dit : « A une condition, évidemment, c'est que je fasse la préface. » [...] Il a aussitôt sorti un stylo de sa veste : « Bon, allez ! rédigez-moi ça. »

*Robert Maggiori, Libération, 26 septembre 2012*  
[http://www.liberation.fr/livres/2012/09/26/le-gue-savoir\\_849060](http://www.liberation.fr/livres/2012/09/26/le-gue-savoir_849060)

# HEINZ WISMANN: « LES ALLEMANDS CHERCHENT LE DERNIER MOT, OR CHEZ LES FRANÇAIS IL Y A TOUJOURS UN MOT DE PLUS. »

**Le directeur de l'EHESS et lauréat du prix européen Charles-Veillon 2013, Heinz Wisman, livre la conception que les Allemands se font des Français et inversement. Une conception nourrie par les philosophes des Lumières dont Denis Diderot.**

Philologue et philosophe, Heinz Wismann vient de recevoir le prix européen de l'essai Charles-Veillon 2013 pour *Penser entre les langues* (Albin Michel). Et ça n'est pas volé! Né à Berlin en 1935, parisien depuis 1962, cela fait un demi-siècle qu'il évolue d'une rive à l'autre, de la Méditerranée ou du Rhin, de l'Antiquité ou de la Modernité. Nul en Europe n'est mieux averti que lui, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, de la conception que les Allemands se font des Français, et réciproquement. Or s'il y a dans l'Histoire un écrivain français dont on sait combien il a séduit les génies de la littérature germanique, Schiller et Goethe en particulier, c'est bien Denis Diderot. Pourquoi? A la question, Heinz Wismann apporte une explication aussi éclairante qu'inattendue.

**Le Neveu de Rameau illustre un art de la conversation typiquement français. Selon Mme de Staël, les Allemands en sont privés à cause de leur syntaxe - verbe en fin de phrase. Mais le talent de Diderot ne tient-il pas aussi au fait qu'il a su manifester la musicalité de la langue française?**

Tout à fait. J'ai entendu une étudiante de l'EHESS, Nancy Diguierher, le démontrer admirablement à l'occasion de sa soutenance de thèse sur Jean-Philippe Rameau. Rappelons-nous la «querelle des Bouffons» qui opposa Rousseau à Rameau et, par ailleurs, le différend entre d'Alembert et Rousseau. Rameau conçoit la musique à partir de l'harmonie, Rousseau à partir de la mélodie à l'italienne. Rameau veut une musique verticale, statique, majestueuse, digne de la personne royale. A l'opposé, Rousseau veut une musique spontanée, horizontale. Inadmissible pour Rameau! Il estime que la mélodie, associée à la truculence et à des personnages de rang inférieur, procède d'affects vulgaires. Et puis il y a le cas de d'Alembert. Pourquoi ce dernier, pourtant enthousiaste à l'origine, a-t-il fini par s'opposer à Rousseau? Il le fait, non pas parce qu'il récuse la

mélodie à l'italienne, mais parce que Rousseau prétendait que la mélodie était l'expression sensible de la raison. Or, pour d'Alembert, mathématicien, la seule manifestation sensible de la raison ne pouvait être que la géométrie. Leurs convictions n'avaient rien à voir avec la musique, mais avec l'orthodoxie cartésienne! Et l'épilogue extraordinaire de cette querelle, c'est de considérer que, sans y avoir pris part explicitement, Diderot en est sorti vainqueur. Capable de déceler l'effet musical dans la prose, Nancy Diguierher, l'auteur de cette thèse, réussit à nous en convaincre : c'est Diderot qui, en sa qualité d'écrivain, dépasse le conflit entre la mélodie et l'harmonie. Le Neveu de Rameau est entièrement sous-tendu par le conflit permanent entre la règle et sa transgression.

**Cela suffit-il à justifier l'intérêt des Allemands pour Diderot?**

Non seulement pour Diderot, mais plus généralement pour la production littéraire française. Je distinguerais deux niveaux d'intérêt. Le premier touche à la forme, à une vive curiosité. Friand de potins littéraires et d'anecdotes qui ne pouvaient se développer dans les petites résidences des principautés allemandes, Goethe dévorait les bulletins, écrits en français, de la Correspondance littéraire de frères Grimm. C'est ainsi: les Allemands s'intéressent aux anecdotes. D'ailleurs, Le Neveu de Rameau fourmille d'anecdotes - de même que la correspondance de Frédéric II. Le second niveau touche au fond: les Allemands sont fascinés par l'incohérence, par la possibilité de dire tout et son contraire, par le paradoxe (cf. le paradoxe du comédien, selon Diderot). Les Allemands se voient dans un univers éclaté. Ils sont hantés par le problème de l'unité en philosophie comme ailleurs. Et donc rien ne peut plus les fasciner que la faculté qu'offrent aux Français la langue française et l'Etat français de pouvoir se repaître de divergences, d'être installés dans la contradiction et de s'en réjouir. Les Français peuvent se le permettre: ils vivent à l'intérieur d'un territoire et d'institutions unifiés, ils héritent d'une langue et de traditions codifiées.

## **«Il y a plusieurs demeures dans la maison du roi.» D'après cet adage, le principe d'unité ne peut faire table rase de la diversité...**

On peut le dire ainsi. L'essentiel, c'est l'intérêt que les Allemands nourrissent pour cette façon qu'ont les Français de développer l'autocontradiction performative, de s'installer dans un grand écart constamment utilisé comme source d'inspiration esthétique. Non pas que les Allemands aspirent à imiter les Français. Mais parce que cet art du paradoxe et de l'autocontradiction constitue pour eux la provocation la plus excitante : dans la mesure où eux-mêmes vivent la situation exactement inverse. Allemands et Français sont comme deux chiens de faïence. L'intérêt est réciproque. Par la suite, les Français vont s'intéresser à cette capacité extraordinaire qu'ont les penseurs et artistes allemands de bâtir des systèmes autonomes et des oeuvres totales, qui ne présentent pas d'extériorité. Par exemple, à propos de Schubert, les Français eux-mêmes parlent de lieds, pas de chansons. En vertu de l'autonomie de la cellule musicale, le prétexte extérieur que représente le texte passe au second plan. Tandis qu'avec Georges Brassens, c'est le contraire: le texte est prétexte à faire un peu de musique d'illustration. Ce face-à-face, nous pouvons le pousser plus loin à partir des deux éléments qui entretiennent une relation dialectique. D'un côté, les Allemands souffrent d'une atomisation politique et culturelle énorme, renforcée par l'idée inhérente au protestantisme que chacun est responsable individuellement de son salut - pas d'Eglise universelle, mais une multiplicité d'Eglises et de sectes protestantes. D'où leur aspiration irrépressible à l'unité et la création d'oeuvres -avec Kant, Hegel, Beethoven, etc.- conformes à cette structure de la langue allemande qui vise toujours l'unité de la phrase. Parfois jusqu'à la prétention, comme chez Richard Wagner, d'aboutir à l'oeuvre totale, Gesamtkunstwerk, qui préfigure les grandes tentations de totalisation, sinon de totalitarisme. Les Allemands ne sont pas totalitaires au départ ; au contraire, ils sont atomisés. Quant aux Français, c'est

là le second élément de notre relation dialectique, ils sont déjà tellement dans la conformité parfaite de l'unité et de la règle garanties qu'ils se paient le luxe de la transgression permanente. Diderot en est un magnifique exemple. Par son art de la provocation. Par le plaisir de dire le contraire de ce qu'on dit.

## **C'est en cela que Diderot, lui qui écrit noir sur blanc ce que tout le monde pense tout bas -sur l'usage de la flatterie, par exemple- vous paraît si français?**

Oui, parce qu'il affectionne le paradoxe, le contre-pied. Quand Goethe lit la Correspondance littéraire, il est à l'affût de la vie littéraire française, de tout ce qui divise, de tout ce qui sépare, de tout ce qui oppose les gens de lettres. Mais dans sa propre oeuvre, il fait la démarche contraire. De même, il livre une traduction édulcorée des écrits de Diderot. Et sa critique des pouvoirs -monarchie, Eglise-, il ne la reprend pas à son compte. Autre époque, autre registre. Alors que Freud estime que le ça doit devenir le moi, Lacan, en le traduisant, le fait plus français qu'il n'est. Lacan renverse les termes : il souligne le fait que sous le moi gît, murmure ou crie le ça.

## **Les Français priseraient la provocation gratuite quand les Allemands, eux, seraient en quête de la vérité...**

Les Allemands cherchent le dernier mot, or chez les Français il y a toujours un mot de plus. Et le dernier mot, c'est la structure de la phrase ; nous revenons à notre préambule. En France, de quelqu'un qui prétendrait dire le dernier mot, on dit qu'il pète plus haut que son cul. Ce qui donne de l'éclat à la conversation, c'est le trait d'esprit. Le plaisir de provoquer libère les énergies vitales. Diderot est le représentant le plus flagrant de ce que les Français pratiquent quand ils font une petite transgression. Tous les jeux de mots dans les titres de Libé en sont l'écho. Impensable en allemand. L'esprit français consiste à jouer avec la règle, à s'en libérer tout en la confirmant.

*Philippe Delaroche, l'Express, 02 mai 2013*

*[http://www.lexpress.fr/culture/livre/heinz-wismann-les-allemands-cherchent-le-dernier-mot-or-chez-les-francais-il-y-a-toujours-un-mot-de-plus\\_1244520.html#ge4ZcjTP7XRfwwmO.99](http://www.lexpress.fr/culture/livre/heinz-wismann-les-allemands-cherchent-le-dernier-mot-or-chez-les-francais-il-y-a-toujours-un-mot-de-plus_1244520.html#ge4ZcjTP7XRfwwmO.99)*

# HEINZ WISMANN SE RACONTE EN PHILOSOPHE EMBUSQUÉ ENTRE LES LANGUES

**«Penser entre les langues», cela ne signifie pas simplement être bilingue, c'est essayer de réfléchir aux effets que suscite le fait de poser une question philosophique dans une langue plutôt que dans une autre. Pour cela il faut peut-être avoir vécu l'expérience du déracinement, qu'a vécue le philologue et philosophe à l'âge de 10 ans, en fuyant Berlin devant l'Armée rouge**

Voici un livre exceptionnel. Penser entre les langues est cette chose très rare, une autobiographie intellectuelle, écrite par un véritable penseur qui pense en racontant ou, si l'on préfère, qui raconte pourquoi sa pensée a pris, au cours de cinq ou six décennies, la forme qui est la sienne. Heinz Wismann est à la fois l'un des meilleurs hellénistes spécialistes de la philosophie grecque, et notamment des penseurs présocratiques, et un des meilleurs connaisseurs de l'herméneutique allemande des XIXe et XXe siècles. Ce n'est pas la combinaison de l'hellénisme et de l'herméneutique qui est surprenante, c'est le fait que cette combinaison soit racontée par un Allemand qui non seulement écrit en français mais vit et enseigne en France où il est directeur d'études à l'EHESS. Entre les langues veut donc dire ici à la fois entre la France et l'Allemagne – ce qui pour quelqu'un né en 1935 n'est pas une situation anodine – et entre ces deux langues et le grec (ainsi que le latin).

Pour Wismann comme pour la plupart des gens dans une situation comparable, une telle pluri-domiciliation linguistique est d'abord le fruit du hasard. Ce hasard, il en donne une description extraordinaire dans le premier chapitre, «vagabondages autobiographiques», dans lequel il raconte comment il a fui Berlin devant l'Armée rouge avec sa mère et sa petite sœur. Il fournit un tableau aussi saisissant qu'émouvant, tant par sa discrétion que par son ironie amusée. L'image du petit Heinz traversant le dernier pont ouvert de la zone, que les Russes allaient occuper quelques heures plus tard, avec deux manteaux enfilés l'un sur l'autre sur ses culottes courtes et un cartable contenant une livre de petits pois séchés et sa mythologie grecque, est inoubliable. Cette mythologie ne survivra pas longtemps: il sera contraint de la laisser comme souvenir à un prisonnier français auquel ils s'étaient liés et qui fuyait avec eux. «J'étais en pleurs parce que, ce livre, c'était toute ma vie et lui était en pleurs

parce qu'il partait et quittait comme sa famille...»

René Diatkine, le grand psychanalyste des enfants, disait volontiers: «La culture, ça se vole.» Sa mythologie perdue, il ne restait plus au petit Heinz qu'à voler la culture grecque. Ce qu'il fit mieux que quiconque, grâce, notamment à la rencontre, quelques années plus tard, d'un grand et véritable maître, Jean Bollack. Mais ce vol, ou pour se servir d'un langage moins imagé, cette appropriation de la culture et de la pensée grecques, Wismann va surtout l'effectuer à partir de cette position très spécifique qui consiste à se situer entre les langues. Vivre entre les langues, ici, ce n'est pas simplement pratiquer le bilinguisme, c'est essayer de réfléchir aux effets que suscite le fait de poser une question philosophique dans une langue plutôt que dans une autre, c'est s'installer, autrement dit, dans la différence pour essayer de penser ce qui s'offre à la pensée: «L'éducation offre une chance extraordinaire à ceux qui sont des «personnes déplacées»: «celle de tirer profit de la distance qui s'instaure à l'intérieur d'eux-mêmes. Il ne s'agit plus de ressembler à soi sur un mode patrimonial, comme si l'on était effectivement ce que l'on est censé être, mais sur un mode dynamique...» Appliquez la méthode à l'étude des textes les plus difficiles de la pensée philosophique grecque, et vous aurez l'œuvre de Heinz Wismann.

Qu'il s'agisse de Nietzsche et de Bataille, son correspondant français, d'Homère versus Hésiode, de Platon et de l'ésotérisme, des Présocratiques, de l'herméneutique allemande ou de l'Art comme Histoire, les différents chapitres de ce livre offrent l'exemple très rare d'une pensée aussi exigeante que souriante, incisive que dénuée de toute vanité, éclairante que stimulante. Voici longtemps qu'un livre ne m'avait à ce point réconforté sur les mérites et les bénéfices d'un effort de pensée prolongé, d'un pareil rappel des mérites de la rigueur.

*John E. Jackson, Le Temps, 8 septembre 2012*





*Partie 2*

***La France et l'Allemagne  
au miroir l'une de l'autre***



# « AUX YEUX DES ALLEMANDS, LA FRANCE EST DÉSORMAIS UN PAYS COMME LES AUTRES »

**FORUM DE STRASBOURG. Le philologue et philosophe Heinz Wismann se penche sur les incompréhensions entre Paris et Berlin, et les façons de redonner des couleurs à la coopération.**

Helléniste de renom, le philosophe et philologue Heinz Wismann, né à Berlin et directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), revendique sa double culture. Son dernier livre *Penser entre les langues* (Albin Michel) a raconté ce parcours. Il revient pour Libération sur la relation entre Berlin et Paris.

## **Le couple franco-allemand est-il encore aujourd'hui une réalité ?**

Il a encore sa réalité, même si le mot couple me semble par trop emphatique. Après la guerre, la France et l'Allemagne étaient comme deux boxeurs à genoux qui se cramponnaient l'un à l'autre pour se redresser. C'était un «clinch», pour reprendre ce terme de la boxe, plutôt qu'un couple. Il ne s'agissait pas d'une histoire d'amour mais d'intérêts réciproques. La France se trouvait dans le camp des vainqueurs, avec un siège de membre permanent au Conseil de sécurité de l'ONU, et elle a tout naturellement assumé le rôle du leader politique, notamment en politique extérieure ; alors que l'Allemagne divisée, disqualifiée par son passé nazi, se contentait d'assurer l'intendance. Toutes les énergies allemandes ont alors été investies dans la reconstruction et le développement économique, dont l'expression emblématique fut le Deutsche Mark. Avec la chute du Mur, la situation a changé, à ceci près que l'Allemagne réunifiée, habituée au confort de faire l'impasse sur la politique extérieure, ne parvient pas vraiment à jouer le rôle qui devrait être le sien dans le monde globalisé, ne serait-ce qu'en raison de son poids économique. Forte de ses succès en politique intérieure, elle est tentée d'aborder les relations internationales du point de vue idéalisé d'une politique mondiale intérieure («Weltinnenpolitik»), en maintenant une réserve, héritée de son passé, à l'égard de la politique de puissance («Machtpolitik»).

## **L'affaiblissement de la France n'a-t-il pas pour effet de surexposer Berlin dans son leadership européen ?**

Près de vingt ans après la réunification, l'Allemagne a commencé à s'engager sur la scène internationale,

celle des conflits majeurs, avec l'envoi de troupes, au Kosovo, puis en Afghanistan. Non sans intenses débats intérieurs. D'ailleurs, pour esquiver ces décisions, ses dirigeants n'ont pas cessé de faire appel à la Cour constitutionnelle, préférant s'appuyer sur le droit au lieu d'agir politiquement. Comme l'a montré l'épisode libyen, la coopération avec la France - qui, bien qu'étant économiquement affaiblie, entend rester une puissance politique et militaire de premier plan - souffre de ce déséquilibre. Tout avait bien fonctionné pendant les deux premières décennies de la construction européenne. Mais l'idylle fondée sur des intérêts complémentaires clairement définis est maintenant bien finie.

## **Les Français paraissent toujours plus obsédés par l'Allemagne, la prenant pour modèle ou repoussoir alors que la réciproque ne semble plus vraie ?**

Effectivement, les Allemands ne s'intéressent plus autant aux Français que par le passé. Quand on séjourne en Allemagne, on est frappé de constater à quel point la France a disparu des préoccupations communes. C'est surtout vrai pour les jeunes. Car à la différence de ce qu'ont vécu les générations précédentes, l'Allemagne d'aujourd'hui s'identifiant à l'essor de son économie, cherche ses partenaires dans le monde entier. La fascination qu'exercent les puissances économiques rivales l'emporte sur celle que peut encore susciter la France, malgré son prestige diplomatique et culturel. Il y a bien sûr des exceptions, mais la tonalité, notamment dans les médias, est au désenchantement. La France, aux yeux de la plupart des Allemands, est désormais un pays comme les autres. Ce désintérêt relatif, contrairement à une idée rebattue, ne résulte pas du fait que l'Allemagne réunifiée se tournerait de nouveau vers l'Est. Solidement amarrée à l'Occident après la guerre, elle est devenue une démocratie assez exemplaire, convaincue de faire la meilleure politique intérieure qui soit. Elle se regarde d'abord elle-même et ne comprend pas pourquoi les autres, les pays qu'elle associe au «Club Med», dont ferait partie la France, n'appliquent pas ses principes.

## **Ce désintérêt se traduit aussi par la baisse de l'apprentissage de la langue de l'autre ?**

Il diminue dramatiquement, aussi bien pour l'allemand en France, que pour le français en Allemagne. Certains pensent que l'on peut s'entendre par le truchement de l'anglais international, qui est une langue de service, essentiellement utilitaire. A mes yeux, c'est une erreur fatale, car pour comprendre les autres, en Europe et au-delà, on a besoin des langues de culture, dans lesquelles s'expriment spontanément les mentalités façonnées par l'histoire. Aucun idiome basique ne saurait les remplacer.

## **L'Allemagne a aussi aujourd'hui une véritable vision du futur de l'Europe, et pas la France. Pourquoi ?**

Dans ses mémoires, le général de Gaulle notait que le régime fédéral imposé à l'Allemagne vaincue, afin de l'empêcher de bander à nouveau ses forces au point de menacer ses voisins, pourrait devenir un jour la matrice de l'Europe à venir. La remarque était pour le moins visionnaire, et nous sommes aujourd'hui placés devant le choix crucial qu'elle annonçait. En effet, l'Europe ne pourra ressembler à la France, car elle formerait alors un Etat unitaire supranational, dont les composantes ne seraient, à l'instar des départements ou des régions françaises, que des sous-ensembles dépendant d'un pouvoir central. Ce que récusent, à bon droit, les nations engagées dans la construction européenne, à commencer par la France elle-même. En revanche, le modèle allemand, celui d'une fédération qui préserve, selon des modalités à définir, l'autonomie de ses membres, est beaucoup plus facilement acceptable par tous. Mais la France s'interdit d'admettre que la seule voie praticable puisse être tracée par l'Allemagne, et se trouve de ce fait dans une impasse politique. Elle n'a rien à proposer et mène surtout des combats d'arrière-garde pour préserver des avantages acquis, dont la PAC.

## **La définition même du fédéralisme est différente, les Français insistant sur la délégation de souveraineté, les Allemands plutôt sur la protection. Est-ce aussi une source de malentendus ?**

Quelle que soit sa définition, le fédéralisme implique à la fois un partage de souveraineté et la protection des entités constitutives. L'Allemagne, concevant l'Europe

à son image, estime que la solidarité entre les Etats européens, faite de droits et de devoirs, doit peu ou prou ressembler à celle qui existe entre ses Länder. Mais plusieurs de ses partenaires, Paris en tête, n'acceptent pas les contraintes qu'implique une telle réciprocité. Les Allemands, faute de pouvoir (ni même de vouloir) imposer leur conception, multiplient les propositions, car ils ont le sentiment d'avoir accompli leur mue, et que les autres doivent s'y employer à leur tour. Cela dit, la donne se complique du fait de la tendance allemande à ramener le débat politique à des questions de droit.

## **Les arrêts de la Cour constitutionnelle de Karlsruhe sont très articulés, notamment quand ils soulignent le déficit démocratique de la construction européenne dans sa forme actuelle...**

Le problème ne vient pas tant du contenu de ces arrêts, souvent très pertinents, que de leur utilisation. Les négociateurs français se heurtent régulièrement au souci de leurs homologues allemands de s'abriter derrière la lettre des traités. Quand François Hollande, à peine élu, a demandé un assouplissement des règles de Maastricht, les Allemands n'ont, dans un premier temps, pas répondu par des considérations politiques mais par des arguments juridiques. Or, la France a une approche différente du droit, comme en témoigne, en matière judiciaire, le rôle important des ténors du barreau. Tout s'interprète et se discute, et le droit n'est pas imperméable à la volonté politique. Les Allemands acceptent difficilement de se livrer à ce jeu, où tout est mouvant et peut conduire à des configurations inédites, non prévues, obligeant les acteurs à être un peu funambules pour ne pas perdre pied.

## **De nombreux sondages semblent montrer aujourd'hui la montée d'un euroscepticisme en Allemagne...**

Certains signes pourraient le laisser craindre, mais malgré des réactions émotionnelles montées en épingle par les médias, je crois que la grande majorité des Allemands n'a pas changé. On a reparlé de la tentation du «Sonderweg», du «chemin à part» emprunté jadis par l'Allemagne, mais cela n'a rien à voir avec ce que ce concept signifiait au siècle dernier, quand Berlin cherchait sa voie entre l'ouest et l'est européen. Les Allemands pensent aujourd'hui incarner l'essence même de la démocratie à

l'occidentale. Ils ont réussi à intégrer l'ex-RDA, au prix de sacrifices colossaux, et considèrent, non sans raison, offrir un modèle en matière de solidarité. Ils ne comprennent pas pourquoi leur exemple n'est pas suivi par leurs partenaires et estiment qu'il s'agit d'une forme d'ingratitude, dans la mesure où ils sont les premiers contributeurs au budget européen.

**La paix a été l'objectif de la réconciliation franco-allemande et elle est acquise.  
Comment la relancer ?**

La France et l'Allemagne restent les deux poids lourds économiques de l'Union. S'ils n'arrivent pas à se parler pour comprendre pourquoi l'autre fait autrement, et s'ils ne trouvent pas le moyen de faire les choses ensemble, l'Europe ne peut pas avancer. Pour se relancer, je crois qu'il faut, en premier lieu, se

demander sérieusement, au-delà des clichés et des projections réciproques, comment nous en sommes arrivés à la situation actuelle. En second lieu, il me semble essentiel de mettre à plat, de part et d'autre, ce qu'implique l'idée du fédéralisme. Plusieurs fois les propositions allemandes pour une Europe plus intégrée ont été rejetées par Paris. Tout aussi importante me paraît être une réflexion sur l'articulation entre la politique intérieure des pays membres, la politique intercommunautaire et la politique extérieure commune, volontairement négligée par certains grands pays - réticents à abandonner leurs propres prérogatives - comme par les petits pays - qui n'en voient pas les enjeux. Mais je crois que la question fondamentale reste celle d'une Allemagne appelée à assumer pleinement les obligations qui lui échoient en raison de son poids économique. Nous sommes partis de ce point, et nous y revenons. Mais il reste encore beaucoup de chemin à faire.

*Marc Semo, Libération, 4 avril 2013*

*[http://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/04/04/aux-yeux-de-la-plupart-des-allemands-la-france-est-desormais-un-pays-comme-les-autres\\_893733](http://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/04/04/aux-yeux-de-la-plupart-des-allemands-la-france-est-desormais-un-pays-comme-les-autres_893733)*

# FRANCE-ALLEMAGNE : UNE RIVALITÉ MIMÉTIQUE

**Essai. Quand un philosophe s'interroge sur sa double appartenance et sur les stéréotypes qui pèsent toujours sur les relations entre les deux pays et les représentations qu'ils se font l'un de l'autre.**

Né en 1935 à Berlin, Heinz Wismann arrive en France en 1958 pour travailler avec l'helléniste Jean Bollack. Il enseigne la philosophie à partir de 1962 à la Sorbonne, avant d'être nommé à l'École des hautes études en sciences sociales en 1978. Partant de ses travaux sur la philosophie grecque ancienne, il a consacré de nombreuses études à l'histoire des recherches philologiques ainsi qu'à l'émergence des philosophies de la culture dans le sillage du criticisme kantien. Spécialiste de l'herméneutique, il introduit en France l'œuvre de Walter Benjamin et fonde, en 1986, la collection Passages aux éditions du Cerf. Dans son dernier livre, paru en 2012, *Penser entre les langues*, Heinz Wismann s'interroge sur son identité, qui l'entraîne depuis plus de quarante ans à circuler entre l'allemand et le français, sans oublier le grec ancien : « À partir du moment où on s'installe "entre", on a affaire à deux altérités, puisque l'origine devient autre elle aussi », écrit celui qui se considère comme un Luftmensch, sorte de "piéton de l'air", libre d'aller et venir au gré de sa réflexion critique.

**En France, on aime ne pas aimer l'Allemagne. Il nous faut faire un effort pour vouloir comprendre ce pays. Qu'en pensez-vous ?**

Je dirais que c'est un rapport ambivalent, à la fois de rejet et d'admiration. Ces deux aspects sont depuis longtemps présents dans le discours français sur l'Allemagne. Ainsi, Claude Digeon, dans un livre publié en 1959 et intitulé *La Crise allemande de la pensée française*, montrait avec quelle énergie les Français se sont efforcés, entre 1871 et 1914, de faire aussi bien que les Allemands tout en maintenant une hostilité vigoureuse à l'égard de ce modèle.

**Que reprochent les Français aux Allemands, finalement ? N'est-ce pas, comme l'écrivait Mme de Staël, qu'ils « ne s'ennuient pas assez vite » ?**

Dans son essai *De l'Allemagne*, Mme de Staël évoque le « gazouillis de son salon, où tout le monde parle en même temps et tout le monde s'entend », qui lui paraît infiniment préférable à ce qui se passe à la table de Goethe, où chacun, lorsqu'il a la parole, veut absolument finir son propos et s'offusque si on l'interrompt. Il se joue là en effet quelque chose

qui peut être décliné en termes d'ennui. Mais plus profondément, cette attitude est liée à la structure de la grammaire allemande. Le Français, quand il commence à parler, énonce d'emblée de quoi il parle. Quand on dit "tasse à café", on sait que l'on parle d'une tasse. Ensuite, chacun peut apporter des précisions en affinant le propos. En allemand, en disant "Kaffeetasse", on indique d'abord ce qui nuance le sujet, avant de préciser ce dont il s'agit. Si l'on étend ce principe à une phrase entière, on comprend qu'il faut d'abord terminer la phrase pour qu'elle soit intelligible. Cette grammaire impose un certain rapport à autrui, dans lequel celui qui a la parole doit aller jusqu'au bout de sa phrase pour être compris. C'est pourquoi le poète Hofmannsthal soutenait que l'allemand est une langue qui tend au silence.

**L'Allemagne semble façonnée par l'économique et le juridique, là où en France tout est politique. Comment l'expliquez-vous ?**

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une particularité intrinsèque, qui correspondrait à quelque "essence" allemande. Cela résulte plutôt d'une répartition des rôles intervenue après 1945. La France a alors assumé, avec la légitimité que lui conférait la posture gaullienne du vainqueur, le rôle du représentant politique de l'Europe. Les Allemands, militairement et moralement défaits, n'ont pu qu'accepter cette situation et se sont concentrés sur le redressement économique. De fait, les deux pays étaient semblables à deux boxeurs à genoux, condamnés à s'appuyer l'un sur l'autre pour se relever. À la différence des Britanniques, qui se trouvaient effectivement dans le camp des vainqueurs, les Français ont eu besoin des Allemands pour reprendre la main. Ce n'était pas une histoire d'amour mais un partage de fonctions imposé par les circonstances. Cette convergence d'intérêts s'est transformée en un grand projet de paix et de prospérité. Le traité de l'Élysée se situe au cœur de ce processus.

**Quand vous dites que les Français ne faisaient pas partie des vainqueurs, vous brisez un tabou. La France a beaucoup de mal à interroger sa propre histoire.**

Je crois que le vice originel, c'est le traité de Versailles. C'est là que la France a imposé un point de vue radicalement unilatéral, qui a d'ailleurs favorisé la montée du nazisme en Allemagne. En 1918, entre la France et l'Allemagne, il n'y a pas à proprement parler de vainqueur. Mais on a artificiellement créé un vainqueur et un vaincu. À partir de là s'est enclenchée la machine infernale. J'ai eu d'ailleurs le privilège d'en discuter avec Raymond Aron, qui avait l'habitude de dire que, tant que la France ne reviendra pas sur le traité de Versailles, les relations franco-allemandes resteront marquées par le souvenir de ce faux historique.

### **“Vous n’avez gagné ni en 1945 ni en 1918”, telle serait donc la vérité allemande sur la France, dont le non-dit pèse encore sur les relations entre les deux pays ?**

Absolument. Il faut y revenir car on a du mal à dire cette vérité, de part et d'autre. Si moi je peux prendre le risque de l'énoncer, c'est parce que je me sens à la fois allemand et français. Un Allemand d'Allemagne, tout comme un Français de France, a toujours du mal à mettre les mots justes sur cet héritage lourd de conséquences. D'où l'importance des mesures inscrites dans le traité de l'Élysée obligeant d'apprendre à se parler.

### **Les Français reprochent désormais aux Allemands de se recentrer sur eux-mêmes.**

L'Allemagne est pour la première fois de son histoire un État territorial. Ça change tout. Les Français étaient, dans leurs aspirations territoriales, toujours tournés vers la réalisation de la figure géométrique parfaite. L'hexagone était une obsession, une sorte d'idéal platonicien. Au moment des traités de Westphalie,

le roi de France, allié naturel du pape, s'est entendu avec le protestant Gustave II Adolphe de Suède, afin d'étendre le royaume en direction du Rhin, et cela avant tout pour des raisons de représentation spatiale. La France est le seul pays au monde, mis à part peut-être la Chine, à s'idéaliser sous forme géométrique, alors que l'Allemagne n'avait jusqu'à récemment jamais connu aucune forme déterminée. C'est cette géométrisation de la relation à soi, conçue comme autosuffisante, qui a abouti à la construction de la ligne Maginot. En allemand, la réalité se dit “Wirklichkeit”, du verbe “wirken”, qui signifie agir, exister par la dynamique de l'action, alors que la “res” latine évoque une existence essentiellement statique. Depuis la fin de la guerre, l'expansionnisme teutonique s'est cantonné, pour les raisons évoquées plus haut, dans le domaine économique. Et avec la réunification, rendue possible par la reconnaissance de la ligne Oder-Neisse, l'Allemagne a définitivement renoncé à l'aspiration dangereuse de se projeter hors de ses frontières. Par une sorte d'ironie de l'Histoire, les Allemands, ayant enfin trouvé la stabilité d'un État territorial, commencent à développer des traits cultivés jusqu'à par les Français. Ils sont d'une certaine manière en train de se franciser. Faut-il leur en tenir rigueur ?

### **Comment voyez-vous la construction européenne, au-delà du différend franco-allemand ?**

Je pense qu'elle se fera d'une manière ou d'une autre à partir du modèle allemand. D'ailleurs, nous tendons déjà vers une Europe essentiellement juridique et normative. Mais il serait important que la France retrouve un certain poids économique face à l'Allemagne et que celle-ci prenne conscience qu'elle a une nouvelle responsabilité politique.

*Alain-Xavier Würst, Valeurs Actuelles, vendredi 1<sup>er</sup> février 2013  
<http://www.valeursactuelles.com/culture/france-allemande-une-rivalite-mimetique-38623>*





*Partie 3*

***La France et l'Allemagne  
dans le cadre de la  
construction européenne***



# QU'EST-CE QUE L'IDENTITÉ EUROPÉENNE ?

**Depuis la crise de 2008, jamais l'Europe ne s'est autant interrogée sur son identité. A deux semaines des élections européennes, du 22 au 25 mai, le débat traverse tous les Etats membres et les forces politiques. Besoin d'Europe, dit-on, mais laquelle ? Celle du souverainisme ou du fédéralisme ? Celle des nations d'origine chrétienne ou celle de la diversité des cultures ?**

## Une culture de l'autocritique permanente

Le trouble engendré par la transformation de plus en plus rapide de son environnement international, allant de la mondialisation des échanges d'informations et de marchandises à la globalisation des instances de régulation et de contrôle des flux, en passant par la question épineuse de l'universalisation des valeurs, a fait monter le doute à l'égard de la pertinence du projet européen.

Conçue au départ comme un espace de solidarité économique et politique, garantissant la paix et la prospérité au dedans et faisant bloc contre les menaces venues du dehors, la Communauté, en raison de ses succès initiaux, s'est progressivement élargie, notamment depuis la désintégration de l'Empire soviétique, au point de réunir sous son toit des pays dont le passé n'implique pas nécessairement le même rêve d'avenir.

Or comme le triangle institutionnel, Conseil, Parlement et Commission, qui assure le fonctionnement de ce qu'on nomme désormais l'Union, repose sur des modes de légitimation hétérogènes, on assiste, en dépit des déclarations d'intention lénifiantes, à un fort tropisme centrifuge.

## Des injonctions parfois contraires

Le mandat national des chefs de gouvernement se distingue de celui des parlementaires européens, et le travail des commissaires s'insère tant bien que mal entre des injonctions parfois contraires. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le scepticisme concernant la capacité de l'Union de s'affirmer sur la scène internationale gagne du terrain.

Sans entrer dans le détail des conflits d'intérêt qui entravent la construction d'une Europe puissance, force est de constater que les nations sont de plus en plus tentées de se replier sur elles-mêmes, afin d'opposer aux défis de la mondialisation la résistance, plutôt dérisoire, de leur solidarité historique, tandis que les autorités de Bruxelles s'en trouvent réduits à élaborer des normes juridiques, souvent jugées arbitraires et dénoncées comme expressions d'un pouvoir d'essence technocratique.

Seul le Parlement persiste, ne serait-ce que pour faire valoir sa propre raison d'être, à clamer l'existence d'une Europe dont le destin transcenderait celui des différents peuples qui la composent. Cependant, il n'est pas aisé de cerner la portée concrète d'une telle évocation, qui a changé plus d'une fois de référence au cours des siècles.

Le discours sur l'identité européenne sonnera creux tant qu'il ne parviendra pas à s'articuler autour d'un contenu identifiable. Or aucun des traits substantiels qu'on a pu retenir pour définir cette identité n'échappe à l'objection de figer une réalité essentiellement mouvante. Aussi faut-il se rendre à l'évidence que l'Europe n'est pas une réalité donnée, inscrite dans l'ordre naturel des choses, mais une création humaine, réalisée par les habitants, autochtones ou immigrés, du minuscule promontoire de l'immense continent asiatique, qui a reçu le nom d'Europe.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de réalités européennes, mais celles-ci sont toutes des réalisations historiques, soumises aux vicissitudes du temps, se trouvant tantôt abandonnées (les vestiges), tantôt conservées en l'état (le patrimoine), tantôt assumées et prolongées, d'époque en époque, comme gages d'un avenir à inventer (les traditions).

## Six ruptures

Quand on les relie entre elles, c'est un certain esprit, à la fois principe de pensée et principe d'action, dont il convient de cerner la spécificité, afin de déterminer ce qu'il y a d'européen dans les réalités européennes. Pour le dire autrement, l'Europe n'est pas issue d'un gène naturel, mais née d'un geste intentionnel.

Ce geste est celui de la séparation (« krisis » en grec ancien, dont dérivent les notions de crise et de critique), qui trouve son expression symbolique dans la légende du rapt d'Europe, fille d'un roi d'Asie mineure, que Zeus, transformé en taureau, emmène dans l'île de Crète pour y engendrer les premiers « Européens ».

En partant de ce constat, on peut tenter de repérer les principales ruptures dont l'enchaînement constitue comme la trame d'une identité en perpétuel devenir :

1. La rupture avec le principe archaïque de la répétition assurée par l'interprétation récurrente du présent à la lumière du passé, qui se reflète dans la composition des poèmes homériques, dans l'éloge du travail productif par Hésiode, dans le dépassement du conflit des générations mis en scène par la tragédie, ainsi que dans l'abandon philosophique de la sagesse traditionnelle (sophia) au profit du désir d'avancer sur le chemin de la connaissance.

2. La rupture avec l'ordre immuable de la nature chez les Romains, qui fondent leur Empire sur l'artifice évolutif du droit et font ainsi barrage, pendant un millénaire, au despotisme asiatique et aux invasions barbares. La logique de cette construction volontariste a laissé des traces profondes dans la conscience collective des peuples européens et se retrouve jusque dans l'argumentaire de la guerre froide.

3. La rupture provoquée par le christianisme, qui, en intégrant le judaïsme et l'hellénisme afin de réconcilier les postulats antagonistes de la transcendance et de l'immanence du divin, propose pour la première fois à l'humanité entière la même voie du salut. Erigée sur les fondements de l'Empire romain, l'Eglise universelle (catholique), invite les « nations » païennes à rejoindre, dans l'attente du Rédempteur, l'avant-garde cosmopolite de l'espérance.

4. La Renaissance italienne, dont l'une des innovations essentielles, stimulée par l'afflux des manuscrits grecs de Byzance et l'invention de l'imprimerie, consiste à valoriser, à côté des textes sacrés au sens fixé par la tradition dogmatique, des textes profanes, qui requièrent une technique d'interprétation centrée sur l'intention de leur auteur. Il en résulte l'herméneutique « humaniste », qui fait surgir la figure moderne de l'individu et inaugure l'examen historique des sources du sens.

5. La révolution copernicienne, qui, ayant délogé la terre du centre de l'univers et ouvert la perspective angoissante d'un dérèglement général du cours des choses, appelle non seulement une nouvelle cosmologie, mais oblige également à refonder l'anthropologie. Ainsi naît, inspirée de l'histoire linéaire

du salut, l'idée du progrès, qui remplace la vision cyclique de l'aventure humaine, qu'atteste la parole de l'Ecclésiaste « Rien de nouveau sous le soleil », par l'utopie de son accomplissement terrestre.

6. L'essor irrésistible, au croisement des modes de communication véhiculaire ou vernaculaire (latin savant et dialecte toscan chez Dante), des langues de culture, dans lesquelles s'affirme l'individualité radicale des œuvres, conduisant à l'avènement d'une pluralité de littératures nationales.

## **Les crises de croissance de la culture européenne**

Si le destin de l'Europe s'écarte ainsi de toute forme d'identité figée, il s'inscrit clairement dans les tendances dynamiques de sa culture. L'histoire des sciences, des arts et des orientations religieuses illustre le même principe de séparation féconde, de différenciation critique et de réflexion émancipatrice. Dans ce contexte, la formation heurtée des Etats nationaux, rendue possible par la dissolution des Empires, revêt une importance capitale, car elle libère un potentiel de mobilisation exceptionnel, qui peut aussi bien stimuler l'émulation pacifique que provoquer des conflits dévastateurs.

La notion de renaissance est sans doute la plus appropriée pour qualifier ces crises de croissance de la culture européenne. A travers la reprise critique de son héritage, celle-ci se régénère et repart à la conquête de nouveaux horizons. La multiplication des perspectives, des points de vue et des lignes de fuite, ne l'empêche pas de rester elle-même ; car c'est le mouvement qui l'incarne et non pas telle ou telle de ses configurations spatio-temporelles.

Aucune époque, aucun pays et à plus forte raison aucun groupe ni aucun individu ne peut se dire dépositaire de l'esprit européen. Seul compte l'élan de liberté qui, en s'émancipant de la contrainte des habitudes, renouvelle la donne et ouvre le chemin de la renaissance. Née d'un geste de rupture, la réalité européenne n'appartient qu'à ceux qui osent la réinventer.

*Heinz Wismann, Le Monde, 13 mai 2014*

# HEINZ WISMANN: D'OÙ VIENT LA PENSÉE EUROPÉENNE?

**Dans un essai fascinant, Heinz Wismann évoque son enfance berlinoise et retrace l'épopée de la philosophie occidentale. D'Héraclite à Heidegger.**

A la fin des années 1980, le philosophe Heinz Wismann, spécialiste d'herméneutique, se rend chez le maire de Paris. Il s'apprête à publier la traduction française de «Paris, capitale du XIXe siècle», gigantesque projet du philosophe Walter Benjamin sur l'urbanisme haussmannien, resté inachevé à sa mort en 1940.

L'ouvrage comptera mille pages et coûte cher, le financement est incertain: la Ville pourrait-elle s'engager à en acheter plusieurs centaines d'exemplaires? «A une condition, évidemment, répond Jacques Chirac. C'est que je fasse la préface. Et s'il vous plaît, qu'elle soit reproduite en fac-similé.» Le visiteur trousse un petit texte que le futur président recopie à la main sous ses yeux.

## «Dormez, les enfants. Maman a un pistolet.»

Heinz Wismann est né en 1935 à Berlin. Son père était un nationaliste et un historien de l'art épris de culture française: pour les Allemands de sa génération, la France était «une figure féminine», et la guerre une sorte de «cour violente». Représentant l'association nazie des écrivains dans Reims occupé, il finira par comprendre son erreur et mourir sur le front de l'Est.

Lorsque les chars russes entrent dans Berlin, sa femme et ses deux enfants passent in extremis en zone britannique et se réfugient à Münster, dans une cave, où le trio survit de chapardages. La mère de Heinz s'acoquine avec un sergent anglais, qui lui procure notamment une arme: «Dormez, les enfants. Maman a un pistolet.» Le fils lui rend hommage: «Je dois à ma mère cette protection absolue [...] et cette liberté absolue.» En 1958, le jeune homme obtient une bourse pour étudier la philosophie en France. Il s'y installera.

## Heidegger réfuté

Figure majeure de la philosophie française, Wismann a formé des générations d'étudiants (dont Luc Ferry), mais n'a que peu publié. Il se rattrape aujourd'hui avec une sorte d'auto-essai qui, partant de ses souvenirs personnels, se transforme vite en une vaste fresque où la pensée grecque et la philosophie allemande dialoguent à en perdre le souffle.

Car cet homme qui a vécu «entre les langues» ne

cesse d'explorer l'écart créé par leurs différences: écart entre le français et l'allemand (en allemand, le verbe est placé à la fin et il faut écouter jusqu'au bout, tandis que le français permet interruptions et chevauchements, ce qui modifie toute l'élaboration de la pensée), écart entre le français et le grec (il est également un philologue réputé), écart entre l'allemand et le grec.

Ce dernier couple est le plus problématique. Si Wismann se lance dans son épopée philosophique, c'est d'abord pour faire pièce à Heidegger et sa thèse d'une coupure entre les présocratiques (comme Héraclite) et les philosophes de la métaphysique (Platon, Aristote). Pour Heidegger, les premiers étaient des philosophes de l'Être, forme de connaissance réservée aux esprits supérieurs, et les seconds auraient tout gâché en cédant à la facilité du Logos.

Wismann montre au contraire qu'Héraclite était un penseur du langage qui insistait sur l'écart (on y revient) séparant les mots et les choses, qu'on soit savant ou non. «Je ne crois pas qu'Héraclite oppose les initiés aux idiots qui n'entendent rien», écrit Wismann. Jamais explicité, l'usage que Heidegger fit de son élitisme dans l'Allemagne nazie constitue le sous-texte de cette réfutation.

## Comment «ramener le multiple à l'Un»?

L'autre raison de revenir aux présocratiques tient dans ce que Wismann appelle «le postulat de l'Un», qui a orienté l'ensemble de la pensée européenne. «L'Un», c'est le projet de rendre compte de la diversité du réel par un principe unique.

Thalès, Parménide, Démocrite, les sophistes, Platon, Epicure et bien plus tard Hegel et... Heidegger, tous ont voulu construire des systèmes monistes permettant de «ramener le multiple à l'Un». Tâche titanesque, qui oblige chaque penseur à contredire son prédécesseur et à construire un nouveau principe unique. «Un mouvement qui a commencé en Grèce et se termine en Allemagne.»

Dans un chapitre extraordinaire, Wismann applique sa grille de lecture à la musique, dont il voit l'histoire comme l'annexion successive des dissonances: l'octave au Moyen Age, la quinte et la quarte à la Renaissance, la tierce avec la musique baroque,

le mode mineur par Bach, la seconde chez les romantiques. L'ouverture de «Tristan», avec sa septième diminuée, dissonance absolue, marque l'apogée de cette conquête, l'arrivée au «sommet de la pyramide». Au-delà, il n'y a plus rien à explorer. Tout le multiple, toute la matière sonore, a été intégré. La course vers l'Un est achevée.

*Eric Aeschmann, Le Nouvel Observateur, 23 septembre 2012*

<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20120917.OBS2625/heinz-wismann-d-ou-vient-la-pensee-europeenne.html>

# Sommaire

Introduction ..... 3

**Biographie..... 5**

## **Penser entre les langues**

Heinz Wismann, penseur en langues ..... 11

*Jean Blain, l'Express, 18 octobre 2012*

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/penser-entre-les-langues\\_1176381.html#wiVwRxFVLs3ZxZkh.99](http://www.lexpress.fr/culture/livre/penser-entre-les-langues_1176381.html#wiVwRxFVLs3ZxZkh.99)

Le gué savoir ..... 12

*Robert Maggiori, Libération, 26 septembre 2012*

[http://www.liberation.fr/livres/2012/09/26/le-gue-savoir\\_849060](http://www.liberation.fr/livres/2012/09/26/le-gue-savoir_849060)

Heinz Wismann : « Les Allemands cherchent le dernier mot, or chez les Français il y a toujours un mot de plus. » ..... 13

*Philippe Delaroche, l'Express, 02 mai 2013*

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/heinz-wismann-les-allemands-cherchent-le-dernier-mot-or-chez-les-francais-il-y-a-toujours-un-mot-de-plus\\_1244520.html#ge4ZcjTP7XRfwvmO.99](http://www.lexpress.fr/culture/livre/heinz-wismann-les-allemands-cherchent-le-dernier-mot-or-chez-les-francais-il-y-a-toujours-un-mot-de-plus_1244520.html#ge4ZcjTP7XRfwvmO.99)

Heinz Wismann se raconte en philosophe embusqué entre les langues ..... 15

*John E. Jackson, Le Temps, 8 septembre 2012*

## **La France et l'Allemagne au miroir l'une de l'autre**

« Aux yeux des Allemands, la France est désormais un pays comme les autres »..... 19

*Marc Semo, Libération, 4 avril 2013*

[http://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/04/04/aux-yeux-de-la-plupart-des-allemands-la-france-est-desormais-un-pays-comme-les-autres\\_893733](http://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/04/04/aux-yeux-de-la-plupart-des-allemands-la-france-est-desormais-un-pays-comme-les-autres_893733)

France-Allemagne : une rivalité mimétique ..... 22

*Alain-Xavier Würst, Valeurs Actuelles, vendredi 1<sup>er</sup> février 2013*

<http://www.valeursactuelles.com/culture/france-allemande-une-rivalite-mimetique-38623>

## **La France et l'Allemagne dans le cadre de la construction européenne**

Qu'est-ce que l'identité européenne ?.....27

*Heinz Wismann, Le Monde, 13 mai 2014*

Heinz Wismann : d'où vient la pensée européenne ? ..... 29

*Eric Aeschmann, Le Nouvel Observateur, 23 septembre 2012*

<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20120917.OBS2625/heinz-wismann-d-ou-vient-la-pensee-europeenne.html>